

L'Homme dans l'Homme

(Une proposition pour 2016)

*Fred est de retour.
Seul et plein de désarroi, il trimballe son petit théâtre ambulant sur les routes. Le
monde n'est plus le même, sans avoir vraiment changé. Mais Fred, toujours joyeux,
chante...*

*“Si j'avais un marteau
je cognerais le jour
Je cognerais la nuit
ho ho !
j'y mettrais tout mon cœur...”*

Fred — C'est comme ça.
J'arrive et je m'installe.
Sur une place. Dans la ville.
Pile au cœur.
Et il y en a toujours un pour être le premier, à venir me renifler,
plus chien que moi.

Savoir.

La pauvre bête veut savoir ce que je fais là, m'agitant dans mes ferrailles et mon bois, construisant quoi ? Et je n'ai rien à ce moment pour lui répondre qu'un méchant sourire.

Fatale fatalité ce que je fais dans ce milieu du monde, chaque jour une autre chose, toujours la même jamais la même : démonter reconstruire, dresser un théâtre pour danser les fables de l'Homme, faire miroir et fendre l'humanité : je viens jouer, voilà ce que je fais.

Et aussi, dans le fracas, je cherche une faille de silence.

Armé de peu de choses. Une volée de planches, quelques rideaux. À la main une poignée de clous, un marteau, j'installe ma cuisine, je cale mon billot. Je dresse mon atelier. Et j'aiguise mes couteaux, avec un goût certain pour le dedans, la tuyauterie souple et tiède, la plomberie muqueuse, la boyasse. Je viens pour faire un feu sous mon alambic, répétant sans effort dans l'inertie de ma course, que Dieu est mort.

Oui.

Le grand canular !

La surprise générale !

Je viens, avec des images bricolées, quelques phrases malaxées par ma langue, toutes choses légères, idées assez précises de ce que c'est que la mort de Dieu et ce que c'est que son cadavre, fantôme vivace dérivant parmi les contemporains.

Je viens pour un grand festin.

Chaque jour je me tiens prêt pour la grande gamelle, le grand ragoût de l'immanence, la vie au milieu. Je viens avec ma joie en équilibre, farcir de surprises les failles de ce monde, et tâter du goût que ça donne à l'avenir de se dissoudre par la bouche dans la danse du monde, et rire avec l'Homme du pays de notre dissipation parallèle.

Mais il est avare de son rire le local, et d'abord veut savoir : cet aboyeur c'est chien de quelle foire ?

Et s'ajoutant l'un à l'autre, il se groupe, il s'attroupe, se demande ça : l'animal que je suis, quel chien et ce que je veux ? Et tout amalgamés en grappe d'Hommes, ils viennent au plus près du chantier, comme un vent tremblant, aiguisés de curiosité, cherchant à connaître la couleur de mon poil et à quels fauves on aura à faire, et veulent savoir si c'est de la foire, si c'est du cirque, et sous quel orchestre on sera mangé, car à ce moment on ne voit rien qui tourne, rien qui grogne, rien qui morde, pas de manège pas de ménagerie, rien qui grince, rien qui cogne...

Pourtant, ceux qui sont venus la veille pour entendre un peu et voir ce que j'avais à leur offrir, sont retournés aux comptoirs, dès le matin, raconter que quelque chose, quelqu'un, un chaos, un bordel sans nom, rien de compréhensible, rien d'identifiable, un animal peut-être, un chien voilà, mais quel chien ? se tient sur la place, au milieu de chez nous, où il a planté son théâtre, un certain nombre de planches en un certain ordre assemblées, ordre inconnu et de travers, dans le ventre de quoi l'animal éructe et fait de la langue ! Alors ils viennent, gens du pays, ils quittent leurs affaires petites, leurs écrans larges, ivres d'images, noircis d'informations contradictoires, assommés de conflits indémêlables, torchés de catastrophes et schlass de meurtres. Ils se rasent la cervelle d'un dernier flash-info, mensonges rapportés d'un monde en deux dimensions bavardes et colorées, le monde représenté, et se jettent dans le réel. Ils s'arrêtent au bistrot, pour se faire une brume épaisse au cerveau. Ils s'envoient des pastis, ils rincent des pichets, ils écluent des Mojito, ils descendent des Suze, et boivent encore un verre, encore un verre, car les choses extérieures, à ce qu'on dit, ne sont plus fiables...

Et enfin, meute d'eux-mêmes, les voilà qui titubent à mon adresse, pour venir voir ça : le phénomène parlant, l'animal contorsionné bavard, plein de mots et de gestes et de cris.

Et quel animal d'abord ?

Renflant comme un seul homme saoul, homme seul parmi sa meute ils se demandent ça : le chien que je suis.

Chien, forcément !

Qui bat le pavé, qui arpente les trottoirs. Qui vit dehors, pisse au platane, court après son os, aboie sa joie !

Les voilà.

Mais trop tôt.

Je suis à la cuisine, midi bientôt, chauffant mon alambic.

Je leur jette des épluchures ! Et le gras de ma viande !

Qui est la bête de qui, hein ?!

Et je gueule qu'il faudra venir plus tard, venir à l'heure, au moment fatidique : juste avant que ça commence...

Je fais un peu l'ogre... Le puissant et fâché. L'ogre de colère furieuse ! Pour les allécher... Leur donner de quoi becqueter jusqu'au soir. Et sous le soleil de midi, sans le seuil du rideau, sans la musique, sans la danse, je leur fais peur et je leur souffle dans les narines le chien que je suis. Je dis à ces oreilles le chien qu'elles craignent d'entendre : chien parmi les chiens, chien vivant de la vie chienne, chien semblable mais chien de l'affût de chaque jour, hurleur de tous les crépuscules, palpitant à chaque changement de lumière, à chaque tour de roue solaire, grisé par le temps s'enfuyant, aboyant après la course des jours, chien jaune et dingue endormi seul sur la terre la plus rouge, faisant le rêve du monde dans un sommeil agité, rêve de la vie en mieux, griffant le bitume de la nuit, chien de la chasse nocturne du monde vieux de l'Humanité, chien d'ailleurs, chien d'avant, chien de Mars et guerrier, chien à mordre, à mordre au travers mordre, chaque geste de l'Homme qui passe par la morsure menacé, chien de guet, chien délaissé, hors d'attente, joyeusement désespéré, contemplant le monde du bord du monde : le territoire-trottoir, le caniveau mon fleuve, voie du chien sur-chien, meilleur ami de l'Homme à venir !

Je dis « l'Homme », mais l'Homme muni de son H immense. L'Homme en tant qu'espèce. L'Homme Sapiens. Je parle de l'animal humain que nous sommes. Dans ce grand H, entendez la meute grégaire sous toutes ses formes de meutes, familles et associations diverses, mâles femelles et progénitures.

Parfois, pour effrayer les enfants et faire naître en eux le désir complexe de venir voir les monstres de ma foire, j'enfile des masques. Je me montre en truie ivre, fouissant dans les débris de ce monde, le groin dans le déchet de l'Homme d'en-dessous, orné des aigres phéromones de ses passions tristes, ou bien je les inquiète d'une

surprise, prenant soudain l'aspect d'une jeune ourse hirsute et fière, dressée sur la glace du torrent, l'œil un diamant, le poil en étoile comme un soleil sombre et roux jaloux de sa lumière, et j'offre ça : de la peur pour du rire.

Tous les enfants m'aiment !

Me voilà chien que je suis, tel que je me donne aux curieux avant qu'ils s'en retournent au comptoir pour attendre l'heure dite, en brassant de l'air et des mots, ces bavards à la longue langue racornie, ces pilonneurs du langage aux mille idées d'un instant, auteurs des plus brèves fulgurances, aussitôt dites, aussitôt bues, êtres fragiles aux mots laminés, attachés à leur maigre idiome comme ils s'attachent à leur maigre emploi, parce qu'il faut bien qu'on s'y attache si on veut éviter de finir chien sur les trottoirs...

Mais ce soir, après avoir fait quelques allers retours entre mon rideau et leurs temples respectifs, ils viendront.

En ordre dispersé, apprêtés car on sort, lustrés, cirés, ils poseront leurs existences fatiguées sur les bancs raides de mon estrade, énervés d'attente, sifflant et raillant beaucoup, m'appelant, me réclamant, tapant des pieds, menaçant l'équilibre du théâtre. Dans le grand noir de cet avant de la fable, ils auront sans doute un peu la trouille de ce que je suis venu leur dire, et leur montrer, hommes jamais rassurés, hommes affamés de conflit, hommes jamais prêts à se voir nus... Ils auront peut-être la nausée. Ils chercheront par reflexe une introuvable télécommande, espérant établir un autre décor sur ma farce et son mystère.

Ils n'en trouveront pas.

J'entre en scène à cet instant.

Une attention inquiète s'installe sur le silence plombé de leur ivresse sans lumière, et comme chaque soir, mystère sans cesse renouvelé, quelques oreilles, sans doute faites pour ma langue, s'ouvrent, par inadvertance...

C'est toujours ce qui se passe.

Ou c'est toujours ce qu'il faut que je souhaite...

Dans ces consciences, naît une question, et c'est le début de quelque chose.

« Ce chien-là à quoi joue-t-il ? »

Question aux vertus sonores et dégrisantes.

« Ce chien-là, debout dans sa lumière, qui ne dit rien, qui ne dit rien, à quoi joue-t-il, vraiment ? »

Silence du gras de l'Homme, meute des yeux dans mes yeux, je ne dis rien, je les regarde, tout se passe maintenant.

{ *Note : La voix off de Fred est peut-être aussi une image, un traitement vidéo... Des phrases courtes prononcées en off, peuvent apparaître sur l'écran, comme des slogans... Il faut signifier la revendication et le dédoublement ; l'homme dans l'homme du plateau... Le dialogue entre Fred et sa voix peut être rapide, parfois même superposé ; pas toujours clair ; a contrario, certaines parties peuvent être juxtaposées, dites ensemble par le comédien et l'image (ou voix), comme font les rappeurs (chercher de ce côté, chercher un « flow » ; et il y a moyen d'imaginer des répétitions... }*

Voix off de Fred — Là, précisément dans ce silence de tombe, avant que ça commence, dans la suspension de ton pas, et sans rien articuler, pas un mot, pas un geste, un regard à peine vers la masse de l'Homme spectateur de son aventure muette, il faudrait pouvoir dire tout... À quoi tu joues et ce que tu es venu faire ici, la raison de ta présence et celle de ton hésitation.

Fred — Oui, paradoxe.

Voix off de Fred — C'est à ce moment, avant de prononcer le premier mot, mordant sur le frémissement du rideau, qu'il faudrait pouvoir tout faire entendre. Ce que tu fais. À quoi tu joues.

Fred — À quoi je joue ?

Mais je m'interroge...

Un coup de marteau, un coup de bâton, je cherche une question.

Je me tiens là debout, au carrefour de l'Homme, un mystère pour moi-même, le mystère du regard qu'il m'a fallu pour voir au travers du monde un Homme neuf.

Voix off de Fred — Le mystère qui t'accompagne.

Fred — Je n'ai rien à montrer, rien à personne, montrer quoi ? montrer rien, et derrière ce rideau : rien qui se montre, rien à désigner, rien à indiquer, rien à prouver, je ne communique pas, je jongle un peu quelque chose comme des mots et des images, je remue l'air autour de mon mystère.

Voix off de Fred — L'air électrique de ce temps troublé de l'Homme.

Fred — Je ramasse une idée qui est comme une flèche, et cette flèche, qui est la flèche d'un autre, un autre de l'histoire de l'Homme, un autre du langage et de la pensée, et qui est sans doute celle d'un autre avant lui, et d'un autre encore, à mon tour je la renvoie dans le monde, selon ma façon, selon mon hésitation, selon mon geste... Et toutes les paroles des bouches précédentes cherchent par ma bouche la vibration d'une langue.

Mais moi je ne dis rien, moi rien.

Je rien, je ne rien.

Voix off de Fred — Explosivement, rien.

Fred — Rien d'autre qu'un geste de la langue, j'aligne les lignes, les mots aux mots accolés, je les choisis je les chahute, il me suffit d'une paire de ciseaux, affûtés ciseaux, tranchantes lames de l'esprit...

Voix off de Fred — Tu es un découpeur.

Fred — Je braconne dans les livres, je tranche dans les paragraphes réjouissants, je tranche dans la phrase élégante, je scalpe l'idée belle. Je traque des mots. Je les tranche, les retranche aux phrases, les phrases au livre retranchées. J'en fais un tas dans ma cuisine, tas de mots choisis par mon goût, mon goût. Puis les mots décollés des pages choisies, je leur crache au cul et je les colle dans un cahier et je fais un texte amalgame.

Voix off de Fred — Amalgame par goût ! Dans *ton* cahier. Mots des autres, mots de la langue des autres avant toi.

Fred — Mon goût, qui goûte aux mots qui me plaisent, aux idées qu'ont formé ces mots qui me plaisent et qui font comme un écho mystérieux dans le crâne de mon corps...

Voix off de Fred — Ton crâne est une caisse de résonance déraisonnante.

Fred — Caisse brute mon crâne, le corps d'une contrebasse gourmande mon crâne, un fût d'avant la bière, un foudre d'avant le vin, et mes neurones, dans ma cervelle sont peut-être comme les tanins du vin, les tanins de ma personne qui rougeoieront les mots du tas de ma cuisine au dos desquels je crache, un peu, assez pour l'amalgame texte, les tanins de mes neurones qui donneront leur goût au jus de crâne de l'amalgame texte, une recomposition des mots du tas, crachés par ma personne bouchue, pressée d'amalgamer les mots du corpus tas, les miettes découpées dans les pensées précédentes.

Voix off de Fred — Toutes ces voix amalgamées d'avant ce corps que ton mystère habite sont une seule voix étonnée par ta bouche offerte, une seule voix fragile et persistante et il n'est pas impossible de penser qu'un jour, envahi de ces voix puissantes et précédentes, tu implores sous la pression des mots...

Fred — Oui. Bientôt je m'abstiendrais totalement de moi-même.

Voix off de Fred — Mais tu recommenceras. Amalgame de mots et d'idées, de choses venues de loin, c'est ta façon d'avancer. Avance !

Fred — Je n'ai rien à dire, rien à débattre, je donne par les gestes de mon corps des mots réunis par mon goût en une collection inédite et curieuse, un tas original, tas rare, seul tas par mon goût constitué, tas de hasard, tas du goût, drôle de tas de mots qui ne m'appartiennent pas, auteur à peine de la forme qu'a pris le tas et de son volume peut-être, inventeur oui de la forme du tas des mots découpés, choisis la bouche pleine, prêt à cracher sur le papier des mots, locuteur oui de mon crachat, inventeur oui de mon tas dans le monde et de ce tas aligneur oui des mots dans le cahier du réel, une lame à la main, une lame dans l'autre, léchant le cul des mots, je fais ma cuisine, une recette recomposée pour accommoder le vivant, pour

assaisonner le réel et recuire le monde, une goupillade simple et sans secret, sans d'amphigourique salmigondis, rien d'indigeste, rien d'imbittable, rien de constipant, rien qui ne gave son oie si on prend le temps d'entendre, rien qu'on ne puisse faire soi-même au retour du marché de l'Homme si on prend le temps d'avoir le goût de comprendre la cuisine du monde et la langue, je ne peux rien expliquer, j'ai la langue claire et légère, je parle d'où je parle, je suis ce que je dis, par le poids de mon corps et de sa mécanique, je suis le lieu d'où je parle, mystère de l'espace de moi qui parle, mystère du ça-parle, je me tiens où je me tiens, dans l'attente active des matins de rencontres, je laisse le passé au passé, le goût polémique à l'hier et à ceux restés dans l'hier polémique, l'éternel hier du convaincre, je suis sans argument, je ne discute pas, je suis une bouche qui danse et disparaît, une bouche qui s'efface, et l'écho des paroles de ma bouche effacée, la vibration persistante de l'écho des paroles de ma bouche après que j'aurai quitté la scène sera la seule musique qu'il faudra entendre.

Voix off de Fred — Et ne l'entendront que ceux qui la jouent déjà, et ne la danseront que ceux dont elle traverse déjà le corps de part en part, car leur conscience est le chemin tracé de cette musique par eux-mêmes, en eux-mêmes !

Fred — Je ne dis pas de secret, je ne recèle aucune énigme, juste une vieille nouvelle : Dieu est mort, réjouissons-nous !

Voix off de Fred — C'est le titre. Et l'objet de la farce !

Fred — Mais ils ne se réjouissent pas, ils sont là, très affreux, qui attendent, qui attendent...

Voix off de Fred — Qui attendent quoi ?

Fred — Je dis qu'il est mort, mort et mort-mort et re-mort de ses nombreuses morts, mais c'est un chat qu'on fouette encore et tout reste à faire.

Voix off de Fred — C'est écrit et crié la mort de Dieu, mais ça n'a pas suffi.

Fred — Pas déboulonné le trône, pas démantibulé le cinéma du divin, pas fait à fond le grand ménage céleste.

Manque un bûcher pour le cadavre de Dieu et un bûcher pour ce bûcher. Manquent des mains neuves pour couper le bois de ce bûcher.

Car il n'a pas suffi que Dieu décanille... Il n'a pas suffi qu'on suppose sa chute au point zéro-zéro. Il n'a pas suffi qu'on l'accommode en matière de souvenirs lointains s'effaçant : il persiste ! Et il pourrit notre paysage de son interminable décomposition, et nuit gravement à mon théâtre.

Il me cloue le mouvement, et me voilà, chien de la charogne, chien de dégoût et sans désir et pas à mon avantage, plein d'appétit pour l'impalpable cadavre.

Voix off de Fred — Alors, ici comme ailleurs, tu voudrais faire entendre ça, le faire comprendre doucement, sans élever la voix, l'incruster dans le bloc des certitudes, faire une entaille dans le marbre du « je sais », à la pointe du « je veux »...

Fred — Dieu est mort mais son cadavre bouge encore. Ne serait-il pas temps d'en finir tout à fait avec le pantin désarticulé ?

Et d'en finir avec le souvenir, et avec le souvenir du souvenir, et en finir avec les marchands de souvenirs, les grandes fabriques mercantiles et guerrières du divin... En finir avec tous les morceaux de Dieu. Avec les traces de Dieu dans tout, Dieu dans l'image, Dieu dans l'argent, Dieu dans l'état, en finir avec tous les costumes du divin enfilés par les plus malins, et tous les masques du divin derrière lesquels se cachent les plus affreux, les assoiffés de pouvoir, les manipulateurs de consciences fragiles, les fournisseurs d'espoir au prix de l'abdication de soi ! Je dis : piétinez les masques et piétinez l'étoffe. Au jour ! À nu, les marchands d'idoles neuves à l'ancienne sauce. Dieu est mort mais les fourbes ont empaillé la dépouille et dissimulé la chair cadavérée sous les ors de leurs habits de cérémonie, sous les rayures de leurs costumes, sous les lumières cathodiques hertziennes, dans l'encre de leur monnaie, dans le manche de leurs matraques, au creux des boutons de leurs uniformes. Ils ont vêtu de divin les choses les plus terrestres, les plus douces et joyeuses. Ils ont abusé de toutes les combines du spectacle divin pour régner sur la matière, le corps et la chair, le plaisir et le désir ! Ils ont répandu l'impénétrable et l'absolu respect du plus abstrait pouvoir. Ils ont prôné la vengeance et l'extermination du vivant, le goût de la guerre et

des cadavres. Ils ont excité la haine de la différence, exigé la soumission absolue de la masse, l'oubli de soi et la contemtion des corps, ils ont imposé l'amour du tyran, la peur amoureuse des puissants. Ils ont projeté le vivant en dehors du monde, ils ont jeté les corps dans l'en-dehors virtuel, le divin cyber-monde, où rien de la vie vivante n'est, où les images de la vie ne peuvent qu'imiter la vie, métaphysique cybernétique du troisième millénaire, l'espace cathodique désincarné, qui exige la gèneflexion des sacs de chairs vides devant l'autel de l'écran plat, d'où suinte le divin, comme il dégouline du travail et envahit les loisirs et brille dans les regards ahuris des icônes télévisuelles, les saints du câble, et tout le respect qu'on exige dans ce monde pour les choses les plus viles suinte et pue le divin, arrache la langue et coupe la faim !

Voix off de Fred — Ici, tu te retournes, et tu comptes trois soleils !

Fred — La Vie, le Corps, le Présent !

Voix off de Fred — Oui ! L'atelier féroce ! La machine de machines ! Tout le faisceau de fluides danse le Grand Vivant ! Ils s'agitent, nos corps, ivres du déséquilibre, au rythme du désir immanent et de la permanence du Vouloir !

Fred — Vouloir ! Tout est là !

Voix off de Fred — Par l'extrémité d'une langue innocente, nous creuserons dans l'histoire une ornière de joie ! Une fissure par la bouche, un chemin par la voix. Tu es venu au monde mettre ta langue aux fentes !

Fred — J'ai de ces envolées de joie et de désir !

Voix off de Fred — Mais, l'instant d'après, tu regardes autour de toi, et je regarde autour de nous, et je le vois...
Mal dissimulé, débordant de son arbre social.

Fred — Ne la voyez-vous pas, la ridicule baderne ?
Le pouvoir du divin récupéré jusqu'à l'os ?
Là ! Là !

Au milieu de nous et partout !

Je dis : Vouloir libère, et je demande : n'en finirions-nous pas avec ça ? N'en finirions-nous pas vraiment avec ce spectacle-là ? N'est-il pas temps d'en finir avec l'absurde délire superstitieux et ce faux théâtre de fourberies trouilleuses et alarmantes ?

Parce qu'il n'a pas suffi de la mort de Dieu, il n'a pas suffi de sa dissipation. La place était à prendre, la bonne place encore chaude du cul de Dieu était à prendre, et la voilà prise par le cul froid de l'Homme de convoitise, désirant le désir de son Dieu disparu, l'Homme ne finissant jamais avec rien, trop fatigué pour crever, l'Homme gidouillé en costume de ripailles tristes, multipliant sa douleur et son obscurité, vautré mou du cul sur le trône salement conquis, jubilant de maussades lamentations, crachant morose sur le cadavre tiède de son idole dans le même temps qu'il enfle les hardes de son maître, l'assassin médiocre, debout sur la dépouille, nu sous le divin pardessus, hurlant sa volonté du néant après avoir vendu lâchement tous les pouvoirs du corps de l'Homme au divin mensonge !

Le Grand Vivant ! Troqué contre des rêves avilissants et des artefacts manichéens !

Fourgué !

Vendu !

Bradées, les forces inépuisables du vivant contre des promesses de paradis enfumés, des récompenses aléatoire et métaphysiques, des rêves menteurs d'une vie après la vie !

Vendues les forces de l'Homme par l'Homme de petite monnaie, vendues pour rien, fourguées pour la peur.

Oh, le contrat insensé de l'Homme avec sa créature, qui a offert à l'invisible sa peur contre plus de peur, qui a troqué sa petite peur du vivant lumineux contre la plus grande peur du néant et rejeté la vie hors la vie ! L'Homme soumis, de lui-même, à l'impalpable et holographique bouc du ciel... Son bouc blanchi, son bouc céleste, son bouc entrôné innommable... Dérisoire bouc par l'Homme le plus vil couronné...

Voix off de Fred — Ici la liste jamais finie de l'Animal abandonné par lui-même, en sa méchante variété d'Homme sombre et enseigneur d'obscurité !

Fred — Approchez !

Approchez !

Faites masse et regardez-vous !

Voici l'Homme effaré de la nuit de l'Homme, l'Homme de la culpabilité molle, l'Homme auteur de l'Homme s'aveuglant, l'Homme grouillant de fiel, l'Homme de trouille, l'Homme de la vengeance et du ressentiment, l'Homme sans futur, l'Homme de la peur de l'Homme, l'Homme pourrissant dans son jus, l'Homme sans jus, l'Homme qui s'est trompé de corps, l'Homme plus-plus d'encore plus de peur, l'Homme trop Homme et l'Homme pas assez, l'Homme de la nuit de l'Homme, l'Homme de l'explosion de l'Homme, l'Homme précédent et l'Homme abdiqué, l'Homme niant les monstres, l'Homme sans chaos, l'Homme sans lendemain, l'Homme ascète en haut des colonnes, le même à genoux parmi la foule, l'Homme non-vivant, l'Homme goûtant la mort dans la vie, l'Homme sans jeux, l'Homme sans danse, l'Homme content de lui, l'Homme de l'immédiat profit, l'Homme inventeur du bonheur et du confort moderne, avec progrès-machines et choses comme, l'Homme prêt à mourir de rien devant le spectacle du monde, l'Homme lié par l'Homme aux extrémités liées, l'Homme du tas de l'Homme, l'Homme sans corps, l'Homme sans organes, l'Homme caché par lui-même, l'Homme du dessous de l'Homme, l'Homme couché à ses pieds, l'Homme qui a mangé la terre, l'Homme de la haine du vivant, et toutes sortes d'Hommes à ne pas croire.

Voix off de Fred — C'est comme ça, faut que ça sorte ce flot de ton corps, en forme de n'importe quoi, faut que ça se voit.

Fred — La force qu'il faut ?

Voix off de Fred — Je ne sais pas...

Fred — Une ligne, un but.

Un non et un oui.

Vouloir détruire le trône et la colline du trône. Il faut un bûcher pour le souvenir du divin et un bûcher pour ce bûcher, un bûcher pour la morale et un bûcher pour ce bûcher, du bois pour des braises et que l'Homme neuf traverse le feu qui consume le souvenir de Dieu, la morale inique du Dieu carbonisé par le feu du vivant de l'Homme, carbonisé le trône de l'absurde respect à l'innommable... La morale incendiée, la morale en cendre et les cendres dispersées par la danse de l'Homme libre, de l'Homme devenir de l'Homme. Piétinées les

cendres incandescentes de la morale fumante. Piétiné le divin par le vouloir-danser de l'Homme et de son éclair, par la danse d'un peuple réconcilié sur une tombe sans fond, une danse de joie et d'ivresse, la danse du piétinement du divin dans sa poussière !

Voix off de Fred — Rires et musique !

Fred — Et que cette célébration soit la première et la dernière !

Qu'on l'efface de la mémoire du vivant, qu'on l'extirpe de la moelle humaine, qu'on la dissolve à jamais dans le devenir de l'Homme face à son histoire, dans la fête définitive et sans retour : pas d'anniversaire de la mort de Dieu ! Pas de commémoration ! Pas de tableaux, pas de reportages, plus de menace de retour !

Juste l'Homme dans l'Homme et l'histoire devant.

Voix off de Fred — Alors tu es là, aujourd'hui comme tous les jours, avant que ça commence, et ils te regardent, écoutent ton silence, dans quoi repose ce que tu veux.

Fred — Ce que je veux ?

Voix off de Fred — Ce que tu veux.

Fred — Je veux l'Homme dans l'Homme : vidanger le ciel, comme on cure la fosse, et le divin vidangé, le trône abattu et pulvérisé, le trône en miettes, qu'il n'y ait pas de vacance, pas de place à prendre, que l'idée même du trône s'impossibilise jusqu'à disparaître. Disparu le souvenir du trône effacé !

Et je veux que ce qui a été offert au divin, abandonné au ciel, tout ce dont l'Animal-homme s'est dépossédé, au profit de ses créatures divines, ne trouve d'autre voie que celle du retour à l'intérieur de l'Homme. Au cœur de l'Homme. Tombant des Dieux dans l'Homme. Je veux le retour des forces au berceau des forces. Je veux que jaillisse au creux du corps de l'Homme, le Grand Vivant, l'excessif éclair du Grand Vivant, le vouloir vivre. Là, dans son véhicule mystérieux et originaire : le corps de l'Homme, le corps de l'Homme, le corps animé dansant de l'Homme, la machine désirante, la mécanique musculaire dansante et volontaire, la machine productrice des flux extrêmes, le char solaire du vivant emballé, je veux le galop de la chair !

Voix off de Fred — La faculté de croire est une émanation de la chair.

Le corps *peut* ça.

Croire est un pouvoir du corps...

Fred — La foi est une puissance viandeuse pervertie !

Je veux le corps et sa meute d'organes, l'atelier arythmique de production magique des fluides où sont tous les mystères. Je veux les fluides du corps. Philtres puissants de la magie du sang, fluides électriques du suprasensible, fluides infimes et fluides gras, fluides fluides et sirops de fluides, fluides colorés, fluides d'ambre, mictions et crachats, magie des fluides évaporables, glaires et biles, sang et eau, fluides de sel, goût des fluides âcres et puissants des organes digérants, organes fibreux du dedans, magie des fibres viandeuses, magie intestinale, magie des tubes et des boyaux et des surfaces muqueuses, magie de l'or tripier, magie des acides fluides du ventre, magie du souffle de l'estomac, magie malaxante intestinale, magie des vents obscurs du dedans vivant, grande magie de la charpente du corps de l'Homme, magie de l'os et de la mécanique articuloire, magie du cartilage, magie des cardans d'os du corps, magie du tendon et des gaines tendues des fibres articulantes, puissante magie musculuse, magie du poil, de la corne et de l'ongle, magie précieuse de l'émail, magie de cristal de la prunelle, magie du voir et de l'entendre, magie du derme et du tissu nerveux, magie du plaisir et de la douleur, mystères des sens, pouvoir des sens, magie de l'effroi du jouir des sens, délires des sens, magie de tous les excès du corps, le corps avec son pouvoir jouir, son vouloir jouir, surpuissance du vouloir jouir du corps, le corps et ses abouchements, désir du corps de se savoir abouché d'organes : abouchés au ventre, abouchés au crâne, les glandes aux tubes abouchées, les muscles aux os abouchés, abouchées les chairs aux chairs, abouchée les dents de la bouche de l'Homme, l'Homme abouché au langage, abouchée la langue aux mots, la langue au souffle abouchée, abouché le souffle à la poitrine, à la cage abouchée, au coffre du corps, trésor du corps plein, le coffre du corps plein des organes abouchés sublimes, le coffre de cuir doux du corps puissant de l'Homme, je veux, contre l'Homme suicidé au néant, l'Homme solaire, le retour du Grand Vivant à l'intérieur du coffre de cuir doux du corps de l'Homme-vouloir, le trésor puissant de tous les pouvoirs abandonnés.

Voix off de Fred — Abouche abouchages abouchés !
Corps aux corps aux forces abouchées !

Fred — Je veux le surgissement du Grand Vivant de l'humanité, qu'excède le plein droit, que s'excède le Oui dans l'Homme, le Oui dans l'Homme, je veux que se joue le mystère du vivant, je veux les jeux de la machine dansante sur le théâtre du Grand Vivant, je veux la Horde de l'Homme.

Voix off de Fred — Abouche abouchages abouchés !
Corps aux corps aux forces abouchées !
Moi je ne suis pas fou, c'est l'Homme qui est séparé !

Fred — Je veux pour l'Homme le grand rire, le haut rire, le rire puissant du vivant contre la honte, hors la honte, hors la faute, hors le jugement et les lois de l'au-dessus, hors toutes les morales d'au-dessus, hors le bien et hors le mal, toute la lumière de l'Homme contre les lois obscures des puissances usurpées-iniques, hors l'océan du négatif, hors les coups et l'humiliation, hors, très en dehors de l'horreur morale et des lois fausses, hors les lois de l'avilissement de l'Homme par l'Homme, horreurs et monolithes d'horreurs et de carnages, hors les lois du plus mauvais sang, contre tous les cynismes morbides du renoncement, contre les contempteurs du corps, contre les contempteurs de la vie. Contre la soumission aux forces faibles de l'Homme, hors le goût de l'Homme pour l'hors de soi, contre l'âme immatérielle et la soustraction du corps à lui-même, je veux : la pleine irresponsabilité, l'innocence de Dionysos dans l'Homme ivre et multiplié, Dionysos la puissance non divine, la joie de l'ivresse innocente, l'ivresse lumineuse de l'Homme solaire, Dionysos l'aurore dans l'Homme, Dionysos le Oui, je veux le Oui dans l'Homme, le Oui dans l'Homme, le Oui dans l'œil, dans le cristal de l'œil de l'Homme le Oui, l'excellent Oui, l'excessif Oui, le puissant Oui de l'Homme à la vie, le Oui de l'Homme à l'Homme. Je veux le Oui du désir du corps, le Oui de l'appétit de nous, le Oui du corps par le vivant traversé, le Oui du Oui de la conscience du corps par l'inconscient vivant traversé, le jouir du Oui de la conscience du corps par le flux mystérieux du vivant traversé, et traversé le corps par la voie de traverse inconnue du vivant à travers lui-même : l'au-dedans, la conscience jouissante et terrestre de l'au-dedans, jouissance infra-physique de l'inconscient

vivant, le grand vouloir vivre du dedans de l'Homme, je veux l'Insoumission du grand vouloir vivre, et la conscience jouissant de ça : l'Insoumission du bloc de l'Homme. Je veux toutes les forces tendues du corps possible de l'Homme, toutes les puissances chantées du corps, chaque force un chant sur l'étendue des multiples territoires repliés du corps de l'Homme, les territoires immenses et inconnus du corps de l'Homme, territoires de tous les pouvoirs du corps animé, chaque corps un monde, un monde le corps de l'Homme aux territoires multipliés, chaque corps un monde de l'Homme : un monde de mondes, milliards de mondes entrelacés, milliards de milliards les abouchements de ces mondes entre eux. Je veux les forces naissantes du déséquilibre, le pouvoir affirmatif et tragique des forces naissantes du déséquilibre, goût du corps pour les forces fluides du déséquilibre, trajectoires des forces fluides du corps au corps, trajectoires dans l'au-dedans, trajectoires des forces animées fluides du corps vers l'hors du corps, geste du corps dans le gaz du monde, gestes électriques de la machine de fluides, gestes conjugués du dedans et du dehors du corps de l'Homme, gestes de la boule humaine, gestes des extrémités dans le gaz azuré du monde, geste du souffle, geste des sens, la pensée un geste du corps électrique de fluides parcouru, la main du corps dans l'aire de l'hors du corps, la main animée des forces contradictoires et des vitesses différentes des flux du corps, la main à l'œuvre, le désir enchâssant dans la matière vibrante du monde le désir immense et le rire de l'Homme plus que l'Homme, l'Homme de rire animé de neuf animant le monde pour l'Homme de la danse neuve de l'Homme, le Oui dans l'Homme-devenir et l'histoire devant lui ! Je veux l'histoire au devant de l'Homme et l'oubli du néant, je veux toutes les forces conquises de l'au-dedans de l'Homme vers l'Homme, je veux le geste démesuré de ces forces réunies, je veux le pas léger de l'histoire devant l'Homme.

Voix off de Fred — D'accord...

D'accord pour dire ça : trop large flot de mots pour un si petit estuaire de silence, ça ne passera pas.

Fred — Il va falloir trouver quelque chose.

Voix off de Fred — D'un geste court, essayer quelques mots.

Fred — Un seul corps suffirait. Une seule écoute.

Un corps de corps.

L'étendue de ce corps pour la caresse de ma langue. Un champ nerveux de chairs électriques traversé par l'éclair coloré de ma langue de voleur. Une brèche dans le corps de ce corps pour y couler ma langue en silences chaotiques, la fente minimum du désir d'entendre l'artificielle langue de ma bouche s'effaçant, rien à dire, je viens au monde jour après jour, m'agitant et fébrile, je viens désirant, aboyant sous le masque du chien, bruissant de vouloir et face à vous, je viens d'un geste hésitant et sincère, un geste léger de peintre, montrer ce dont je ne peux parler. Je cherche pour mon silence, ceux de l'énergie et du désir, ceux de l'éveil, ceux dont l'oreille est le chemin du vouloir entendre une parole soufflée, oblique. Je cherche la société rhyzomique, chaque être une extrémité d'un même corps de corps, les fluides de nos crânes s'afluidant en corps hétérogènes de rencontre.

Voix off de Fred — Je cherche le peuple auquel j'appartiens.

Fred — Je suis un chien en équilibre. Je viens pour cet instant précis d'avant le théâtre, ce silence qui précède toutes les histoires, toutes les fables, pour qu'il dise, à ma place, ce dont je ne peux parler.

Voix off de Fred — Avance.

Fred — Encore un pas, tous les jours j'avance, avec un trait de lumière chaude entre les dents, dans la faille ouverte au creux de la masse épuisée des chairs de l'Homme d'aujourd'hui, soir après soir toujours et fragile, j'avance, je m'avance.

Voix off de Fred — Avance.

Fred — J'avance. Je m'avance.
Avant que ça commence.
Chaque jour un peu plus.
Au présent, fugitif, suspendu.